

"Mort de Chavannes"

Autor(en): **Ramuz, C.-F.**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Études de Lettres : revue de la Faculté des lettres de l'Université de Lausanne**

Band (Jahr): **3 (1970)**

Heft 3-4

PDF erstellt am: **06.07.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-871033>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

”Mort de Chavannes”

J'étais en train d'accepter la vie.

Ce jour clair de premier printemps ; les vignes grises. Une jolie lumière malgré le ciel voilé. Un ciel gris, lui aussi, mais presque transparent. On devine, derrière la brume, le soleil qui est tout rond et qui regarde ce qui se passe avec gaîté. Dans ce creux de Féchy les pentes dont il est dominé sont toutes piquetées d'échalas nus, qui sont à peine plus clairs que la terre et font dessus comme une vapeur qui bouge quand on passe, à cause du déplacement rapide de leurs rangées successives, tandis que dans le ciel il y a deux ou trois corbeaux. A main droite un pré où l'herbe est déjà verte : et dans un champ un jeune homme qui tient son cheval par la bride est en train de le herser. C'est le côté mal exposé, c'est-à-dire tourné vers le nord : et l'autre versant regarde en plein midi au contraire, toute cette grande côte nue, qui porte bien son nom puisqu'on est en plein La Côte. Nous entrons. Et je vois que je n'ai pas accepté.

Les gens du village attendent à la porte du cimetière dans leurs habits du dimanche où domine un certain violet ; et je vois que j'ai peut-être cédé à la suggestion d'une formule ; car qu'est-ce que ça veut dire : « Accepter la vie ? » et accepter la vie, n'est-ce pas accepter la mort ?

Je vois que je ne l'accepte pas pour lui.

Et pourtant ici tout l'accueille. La tombe a été creusée dans un petit cimetière où il y a très peu de monde et où il est extrêmement bien accueilli. Le jour et la saison sont favorables. Pas de pays qui lui convienne mieux, avec sa solitude aimable, et cependant de la grandeur. Il a vécu. Il avait à peu près terminé sa vie. Il n'avait peut-être plus à en attendre grand-chose ; il n'a pas été malade, il n'a pas été diminué ; il n'est pas tombé pour finir dans la dépendance d'autrui (qu'il eût redoutée par-dessus tout) comme tant d'autres qui deviennent infirmes ou s'alitent. Il n'a pas souffert et puis il était préparé. Il a vu venir la mort, mais à très petite distance : alors il est vite allé ouvrir sa porte, c'était la nuit. Il a allumé toutes les lumières, il a jeté un châle sur ses épaules, puis s'est assis dans ses coussins. Il avait un crayon et un papier, il y a écrit ses dernières instructions : et il a mis : « Ne vous inquiétez pas ; c'est dur,

mais je ne souffre pas ». Une faiblesse du cœur. Il était courageux, il l'a été jusqu'à la fin, sans aucune forfanterie. Il avait accepté, lui. Pourquoi est-ce que je n'accepte pas ? Ou plutôt : pourquoi est-ce que je n'accepte plus ?

C'est ce que je me demande pendant le discours du pasteur. Est-ce seulement l'incompréhension des hommes (et de précisément ceux-là qui devraient le mieux comprendre) ?

Tout est à côté dans ce discours. « Il était humble » ; C. n'était pas humble. « Il a fait le bien » ; C. n'a pas fait le bien. « Il a créé la joie autour de lui » ; pourquoi autour de lui ?

Ce qui me stupéfie, c'est l'absurde décalage de tous ces lieux communs évangéliques : et qui sont d'autant plus faux d'être à peu près vrais : ce qui est triste, c'est de mourir méconnu quand on a prétendu à être connu, et de voir que la mort ajoute une dernière trahison à toutes celles que la vie vous a déjà values.

De ne pas s'être imposé ?

Est-ce ça ?

Je n'y vois pas clair.

Et peut-être ai-je tort d'attribuer tant d'importance à l'opinion des hommes, mais elle est collective et massive, et elle dure et par là même elle finit par s'imposer ; de sorte qu'il me semble qu'elle va faire mourir C. une seconde fois ; mais je crois bien qu'il s'inquiétait peu de l'opinion qu'on pouvait avoir de lui.

C'est moi qui m'en inquiète pour lui et sans doute pour moi-même, hélas, et j'accepte la vie peut-être, mais je n'accepte pas la médiocrité des hommes qui en est partie constituante ; et peut-être, tout au fond, que je n'accepte pas l'indifférence des hommes, quand l'effort de toute une vie a été précisément de rompre cette indifférence.

Je demande en tout cas, quant à moi, qu'on s'en tienne sur ma tombe à la simple liturgie.

Et de nouveau je me pose la question : « Qu'est-ce que c'est qu'accepter la vie ? » Quoi qu'il en soit, je vois bien qu'il s'agit de l'accepter telle qu'elle est et non pas telle qu'on l'imagine.

En attendant, je ne fais plus rien... C'était un très vieil ami.

15 mars 1936